

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 1er DÉCEMBRE 1894

No. 13

SOMMAIRE :

CHÉNIER, *Duroc*. — L'HISTOIRE DE ST ANTOINE, D'UN PARAPLUIE ET D'UN BILLET DE LOTERIE, *Chercheur*. — LE PÈRE HAMON ET LES OUVRIERS, *Labor*. — LA LUTTE DES LANGUES, *Francisque Sarcey*. — NOTRE PESSIMISME, *Charles Fuster*. — L'ESCLAVAGE, Anonyme, *Calis*. — LES CONTRADICTIONS HUMAINES, *Jules Simon*. — FEUILLETON : LA MAIN COUPÉE, (Suite), *Henri Rivière*.

LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 1425, Montréal.

CHÉNIER

En présence du déchaînement de passions qu'a soulevé la nouvelle pourtant bien naturelle de l'érection d'un monument au brave Chénier, on est en droit de se demander ce qui se passe dans l'esprit de notre peuple ; on peut faire avec effroi cette douloureuse constatation que nous rétrogradons rudement.

Jamais, parole d'honneur, nous n'avons été aussi aplatis, aussi esclaves et aussi valets.

C'est la première fois, croyons-nous, que l'on voit, dans la population canadienne-française, en dehors de quelques *chouayens* que l'on se montrait du doigt pour perpétuer la haine de la *bureaucratie*, un groupe exprimer hautement son aversion pour les patriotes et son admiration des bourreaux.

Ce groupe, dont les noms doivent passer à la postérité, est composé comme suit ; nous recommandons au peuple de prendre note de ces *chouayens* de notre époque :

Signé : J. G. Laviolette, J. D. Rolland, H. C. Cadieux, L. J. A. Derome, Eusèbe Sénécal, Abraham Rastoul, N. Quintal, B. A. T. de Montigny, L. O. Hétu, E. L. de Bellefeuille, C. R., F. X. Saint-Charles, R. Bellemare, L. J. A. Surveyer, F. X. Lanthier, Dr Hingston, P. P. Rot-

tot, Dumont Lavolette, H. Laporte, C. B. Lanctot, D. Ouimet, T. Doucet, Alp. Leclaire, A. J. Boucher, L. W. Telmosse, C. H. Letourneux, M. O. Galarneau, D. Masson, Alfred Masson, Charles Lacaille, Chs. Chaput, E. Saint-Denis, Ludger Gariépy, Séraphin Saint-Onge.

A cette liste, il faut ajouter deux noms, deux *chouayens* encore plus *chouayens* que les autres : **M. JACQUES GRENIER** et **M. ALPHONSE DESJARDINS**, qui ont voulu faire leur petite manifestation spéciale et témoigner de leur mépris pour les braves qui reposent sous le monument de la Côte-des-Neiges.

Chacun se distingue comme il peut.

On avouera que voilà une démonstration anti-patriotique que l'on ne se serait pas permise il y a vingt-cinq ans.

Non, il restait alors encore assez de ces vieux braves qui seraient venus souffleter leurs lâches accusateurs et leurs vils contempteurs.

Laissez au moins cette tâche aux Anglais, leur auraient-ils dit, et ne vous abaissez pas à leurs yeux.

Eh quoi, les raisons que vous invoquez pour empêcher l'érection d'un monument au combattant, mort les armes à la main pour défendre son foyer contre l'oppression, son pays contre l'autocratie, ces raisons les voilà :

Que l'érection de ce monument à Montréal, avec l'approbation du Conseil, rendrait la population canadienne-française solidaire des actes de Chénier et la ferait paraître sous un faux jour aux yeux des autres sujets de l'Empire et nuirait aux intérêts des Canadiens.

Sous un faux jour !

Mais vous n'y pensez pas ?

D'abord que vous importe l'Empire ?

Sont-ce les cafres du Transvaal, les hindous de Calcutta ou les papous de Van Diémen qui vont protester contre Chénier, eux, qui rappellent chaque jour au conquérant qu'ils sont vaincus, mais non soumis.

En voilà des gens qui trouveraient fort drôler l'idée de refuser un souvenir à l'homme mort pour la liberté de son pays !

Mais alors l'Empire, c'est l'Angleterre, c'est le Parlement ! Eh bien, messieurs les épiciers, cordonniers, merciers et apothicaires, qui avez pondu cette monumentale sottise, écoutez ce qui s'est dit, dans le Parlement anglais au sujet de la rébellion de 1837-38.

Lord Brougham ne s'écriait-il pas à la Chambre des Lords :

Vous vous récriez contre leur rébellion, quoique vous ayez pris leur argent sans leur agrément et anéanti les droits que vous vous faisiez un mérite de leur avoir accordés.

Toute la dispute, dites-vous, vient de ce que nous avons pris 20.000 livres sans le consentement de leurs représentants.

Vingt mille livres, sans leur consentement ! Eh bien, ce fut pour 20 schellings qu'Hampden résista, et il acquit par sa résistance un nom immortel.

... Si c'est un crime de résister à l'oppression, de s'élever contre un pouvoir usurpé et de défendre ses libertés attaquées, quels sont les plus grands criminels ? N'est-ce pas nous qui avons donné l'exemple à nos frères américains ?

On le voit bien, ceux qui présentent la population canadienne-française sous un faux jour sont les peureux qui ne veulent pas la rendre solidaire de ces actes d'héroïsme.

Et si l'on veut avoir à ce sujet encore une opinion française bien désintéressée, ouvrez un livre tout nouveau : "*La nation canadienne*," de M. de Taurines, qui dit :

La révolte était excusable ; la population n'avait-elle pas été poussée à bout par cinquante ans de tracasserie d'une majorité hautaine et encombrante ?

Et plus loin encore :

La persécution ne servit jamais qu'à exalter les sentiments de ceux qui la subissent ; à une cause proscrite, elle suscite de sublimes dévouements. Les Canadiens venaient de recevoir des mains du bourreau anglais des héros à révéler et à chérir. Ils avaient désormais leurs martyrs politiques comme ils avaient eu leurs martyrs religieux.

Voilà ce que l'on pense en France de cette rébellion et des compagnons de Chénier, et certains Canadiens-français sont assez lâches pour dire que c'est montrer à leur race sous un faux jour.

Insignifiante en elle-même, dit encore M. de Taurines, si on regarde ses résultats immédiats, la révolte de 1837. Elle eut de grandes conséquences pour l'avenir et influa puissamment sur les destinées canadiennes. Le sang répandu, loin d'affaiblir cette nation

qu'on voulait balayer de la surface de la terre, " fut pour elle une rosée féconde, source de nouvelle vigueur."

Voilà comment nos frères de France jugent notre race ; espérons que la dernière lâcheté des quelques signataires de l'indécente protestation *bureaucrate* ne viendra pas à leurs oreilles.

Mais à quoi songent-ils donc, les vils serviteurs qui ont accouché de ce triste document ?

Nont-ils jamais rien lu, ne savent-ils donc rien ?

Ils viennent parler de loyauté, ils se retranchent derrière la fidélité au Souverain qu'impôsait l'Église.

Mais se figurent-ils bêtement que les *bureaucrates* et que le clergé se mirent du côté des anglais par loyauté et par fidélité ?

Les *bureaucrates* et le clergé combattirent et excommunièrent les patriotes uniquement parce que ceux-ci combattaient le gouvernement tory, et que les *bureaucrates* et le clergé sont toujours du côté du gouvernement, surtout quand il est tory.

C'est la crèche et l'assiette au beurre qui enflaient ce dévouement, et non le respect de la foi jurée.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier ; le cri de loyauté est le dernier refuge de la canaille, dit le dicton politique anglais, et ici, il cacha certainement toutes les bassesses.

Quand on relit les pages où sont racontés les sanglants événements de ces journées de denil, lorsqu'on se reporte à ces temps troublés, on croit mal qu'il puisse exister de doute sur la légitimité et le courage de la révolte.

Le *Herald* de Montréal disait :

Dimanche soir, tout le pays en arrière de Laprairie présentait le spectacle funèbre d'une vaste nappe de flammes livides, et l'on rapporte que pas une maison de rebelle n'a été laissée debout.

Et voilà les actes sur la cruauté desquels les signataires de la contre-pétition ont conservé des doutes.

Il existe, disent-ils, " une diversité d'opinions "

pour savoir qui avait raison : les rebelles ou les incendiaires ?

Le *Herald* disait encore :

Il faut maintenir l'autorité des lois ; il faut que l'intégrité de l'Empire soit respectée et que la paix, la prospérité soient assurés aux Anglais, même au prix de l'existence de la nation canadienne-française tout entière.

MM. Desjardins, Grenier et autres trouvent cela tout naturel et sont d'avis qu'on a eu grand tort d'empêcher l'exécution de ces généreux desseins de la part des Anglais.

N'empêche qu'en ce moment, ils sont bien heureux qu'il y ait eu des gens moins lâches qu'eux pour arrêter les conquérants.

En se chauffant auprès de leur fournaise, au fond de leur arrière-boutique, ils songent avec une certaine satisfaction aux douze malheureux qui se sont balancés au haut de l'échafaud pour leur obtenir le gouvernement responsable.

Par exemple, pas de statue, ne parlons pas de cela, pour ne pas faire peur aux Anglais, se disent-ils.

Ceux qui sont morts sont morts, et c'est pour longtemps ; quant à nous, vivants, vivons le plus tranquillement possible.

Ils oublient à qui ils doivent cette vie.

Écoutons encore M. de Tarnines :

La révolte de 1838 avait révélé les Canadiens à l'Europe ; la répression sanglante qu'ils subirent les révéla à eux-mêmes, exalta leur sentiment national et leur enthousiasme.

La suppression elle-même de cette liberté relative que leur avait donnée l'autonomie de leur province tourna à leur avantage. Leur enlever leurs droits, c'était leur donner un drapeau ; ils gagnaient en force morale ce qu'ils perdaient en influence politique.

Un drapeau est souvent plus fort qu'une constitution ; celui que le martyr des victimes de 1838 venait de déployer au-dessus des Canadiens leur permet de traverser victorieusement le nouveau régime savamment combiné pour anéantir leur influence, auquel on allait les soumettre.

Voilà l'œuvre des patriotes.

Voilà le passé que renient les protestataires. Et cela, pourquoi ?

Pour flatter les fils des bourreaux.

Vrai, quand on a des éléments comme ceux-là dans une race, il ne faut pas s'étonner si elle reste à *quatt'pattes* !

L'HISTOIRE DE ST ANTOINE, D'UN PARAPLUIE ET D'UN BILLET DE LOTERIE

Le hasard fait drôlement les choses.

Ainsi l'autre jour, la poste, par erreur, met dans mon casier une magnifique publication sur beau papier, jolie couverture, grand in-quarto à 32 colonnes.

Le titre bizarre attire mon attention : *La Voix de St Antoine*.

On confond si souvent le *saint* et son *compagnon* que nous avons cru à quelque revue pornographique ou autre, mais non, grande a été notre émotion en ouvrant ce journal de constater que c'était simplement une petite machine à miracles, brevetée et légalisée.

Nous avons déjà parlé dans le *REVEIL* de l'association de St Antoine, ou plutôt du pain de St Antoine, qui consiste dans la promesse d'un certain nombre de pains pour obtenir des miracles.

Nous avons blâmé déjà cette exploitation de la superstition populaire, mais nous ne pensions pas que ce fût allé si loin.

Il y a là certainement une spéculation en règle, et la revue de *La Voix de St Antoine* en est la preuve.

La devise en est bien simple.

“ Si quaeris miracula, mors, error, calamitas, demon, lepra fugant, agri surgunt sani. (St Bonaventure.) ”

En un mot, il s'agit de mettre les miracles à la portée de toutes les bourses et d'étendre les moyens d'exploitation.

Les conditions de l'Union sont très sages, — on voit de suite des gens qui s'entendent en affaires — car voici un des premiers conseils :

Nos correspondants sont priés : 1o de vouloir bien nous envoyer ce que la presse catholique de leur région peut publier en l'honneur de Saint Antoine (ou même ce que la *mauvaise presse* publierait contre le saint *Thaumaturge*), en le traduisant au besoin dans une des langues suivantes : anglais, français, italien, espagnol et portugais.

On tient évidemment à être renseigné pour parer aux coups.

Eh bien, nous allons donner de l'ouvrage à

ces messieurs les correspondants de la sainte feuille.

Nous allons donner un aperçu des miracles opérés ou racontés :

Citons encore les extraits de lettres que nous ont adressées deux excellents curés :

DORTAN (*Ain*) 11 septembre 1894. — “ Je crois que saint Antoine veut que j'établisse ici l'œuvre de son Pain. Voici les motifs, jugez-les :

“ Le 28 août, je partais de chez moi pour Lourdes. Je devais passer la nuit dans la ville voisine ; en descendant de wagon, je laisse mon parapluie. Je m'en aperçois deux heures au moins plus tard, au moment où je me mettais au lit. La personne qui m'avait reçu avait remarqué qu'à mon arrivée je n'avais que mon sac et mon pardessus. Le parapluie cherché est introuvable. Je promets une messe pour les âmes du Purgatoire à saint Antoine, pourvu que le parapluie ait été recueilli à la gare, car le wagon n'allant pas plus loin, a dû être visité le soir même. Pendant la nuit, je constate que mon parapluie n'est pas dans la chambre. Je me lève de grand matin pour aller le réclamer ; au moment de partir, je le vois, au coin de la cheminée où nous l'avions cherché la veille.

Peut-on imaginer blasphème pareil !

Voilà un citoyen qui se couche en *brosse*, perd son parapluie et dérange les âmes du purgatoire pour le retrouver, et on appelle ça des miracles.

En voici une autre :

Une associée de la Pieuse Union nous écrit de Pologne : “ Saint Antoine est toujours bien bon pour nous. Comme je suis son teneur de livres, il me donne gratis tout ce que je lui demande.

“ Depuis que saint Antoine est l'intime ami de la famille, les choses s'égarèrent souvent, avec des complications singulières ; puis moyennant un franc promis pour le pain des pauvres, se retrouvent et reparaissent comme par une puissance invisible.”

Voilà une comptabilité qui doit être rudement tenue.

Que pensez vous d'un caissier de banque qui compte sur St Antoine pour combler les trous à la lune ?

Allons à un autre.

C'est une vraie mine, comme dirait le père Lacasse.

“ Un pauvre ménage, obligé, faute de combustible, de se blottir au lit dès six heures, après avoir invoqué saint Antoine, a trouvé dans son sabot, sous le lit, le lendemain, au saut du lit, de l'argent pour acheter de la houille. Le chef de ménage est prêt à témoigner du fait sous serment.”

Ainsi, c'est entendu ; plus besoin de travailler ;

il n'y a qu'à se coucher pour rentrer son charbon.

Une autre :

“ Un incendie s'étant déclaré la nuit dans une fabrique dont il était surveillant, il l'a éteint à lui tout seul. Le lendemain, constatation faite, il a été impossible de se rendre compte comment il avait pu sauver l'établissement. Lui se mit à sourire et dit que c'était grâce à l'intercession de saint Antoine dont il portait sur lui la petite statue.”

Entendu, plus besoin de pompiers !

Une autre :

“ S'étant aperçu que les vols se commettaient dans un atelier placé sous sa surveillance, il n'eut d'autre moyen de trouver le coupable que d'y placer en évidence sa chère statuette de St-Antoine. Un individu voulut protester. Le surveillant tint ferme et l'auteur des vols fut découvert peu après.”

Bravo ! plus besoin de policemen !

Rien que du St Antoine ! Il est vrai qu'on a le droit de discuter ces miracles.

Les auteurs de la Revue le permettent dans une note apposée à la couverture et ainsi conçue :

DECLARATION DE LA REDACTION

Pour nous conformer au décret d'Urbain VIII, en date du 13 mars 1625 et du 5 juillet 1634, concernant la publication des faits merveilleux, nous déclarons que nous ne prétendons donner aux récits publiés dans *La Voix de St Antoine*, qu'une valeur simplement historique, sans vouloir devancer les jugements du Saint-Siège, dont nous suivrons toujours l'autorité infaillible en fils très soumis et dévoués.

Cette note nous rassure, car s'il fallait croire à tout cela, ma foi, cela tournerait mal.

Pourtant, il paraît que les affaires ne vont pas toujours très bien et que la foi s'en va.

Un des collaborateurs de la Revue, dans une étude historique, fait remonter l'œuvre au quatorzième siècle et à ce sujet il insère la remarque suivante :

Où je me trompe fort, où voilà, par ce texte de nos archives aptésiennes, péremptoirement démontré que la pratique du pain de saint Antoine est vieille de six cents ans. Il est vrai qu'au XI^e siècle, on n'avait pas imaginé le double tronc cadennassé, tronc des promesses conditionnelles et tronc des recettes effectives : nos pères y allaient plus rondement ; ils payaient d'avance, laissant à saint Antoine l'obligation de s'exécuter par après.

Oui, mais la bonne foi des premiers jours à disparu.

On est moins crédule, et les bonnes âmes, en

demandant des miracles, préfèrent voir St Antoine s'exécuter d'abord.

Car, dans cette même Revue, non seulement on relate les miracles mais on inscrit les demandes de miracles, comme les journaux aussi laïques que ridicules inscrivent les demandes d'emploi.

Voici quelques-unes de ces demandes :

Orue. — “ Nous demandons à saint Antoine de Padoue, de nous faire trouver le plus tôt possible la somme nécessaire pour mettre ordre à nos affaires. Nous promettons d'envoyer 1 0/0 pour le pain des pauvres.”

“ Grand saint Antoine, je vous prie de me faire retrouver 14,000 francs dont 200 m'ont été volés. Si vous m'obtenez cette grâce, je vous promets 5 francs pour le pain des pauvres.”

Une famille confie à saint Antoine, une affaire d'où dépend un avenir et promet 500 francs pour le pain des pauvres.

Alsace. — “ Je vous demande, bon saint, un acquéreur ou loueur pour ma scierie et attends de votre intercession une place pour mon neveu.”

“ Bon saint Antoine, si vous me faites gagner un lot de 10,000 francs, je donnerai 100 francs de pain aux pauvres ; si vous faites davantage, je donnerai aussi plus.”

Nous nous arrêtons sur cette dernière.

C'est à n'en pas croire nos yeux.

Nous avons toujours cru que l'Eglise condamnait les jeux de hasard et les loteries.

Et voilà une prière pour gagner le gros lot.

C'est monstrueux, et pourtant l'*imprimatur* y est :

APPROBATION

DU RME P. GÉNÉRAL DES FRANCISCAINS

Nihil obstat ex parte nostra.
Romæ, ad S. Antonium prope Lateranum, 2 julii 1894.

FR. ALOYSIUS DA PARMA
Min. Glis.

Nous dénonçons le fait au ministre de la justice.

A-t-on le droit de faire circuler au Canada des journaux, fussent-ils même religieux, qui encouragent la loterie et exploitent ainsi la crédulité populaire ?

Nous soumettons le cas à toutes les autorités.

CHERCHEUR.

LE PERE HAMON ET LES OUVRIERS

A une séance récente du Cerele Ville-Marie, je crois, nous avons entendu des récriminations un peu acerbes de la part d'un de nos ecclésiastiques les plus libéraux, les plus dans le mouvement, du Père Hamon, un jésuite distingué.

Prenant pour texte certaines expressions proférées au cours de séances ouvrières contre le projet d'un organe de socialisme chrétien et contre l'immixtion du clergé dans la solution des questions ouvrières, il a montré une certaine aigreur contre ceux qui, pense-t-il ne se rendent pas de suite à l'admiration de ces sentiments.

Pourtant, ces chrétiens devraient se rendre compte du milieu sur lequel ils veulent agir, et leur étonnement cesserait :

On a beau dire, dans la solution des questions ouvrières, la soutane n'est pas populaire.

Quelle est la cause de cette méfiance dans un milieu généralement catholique ? Elle est multiple et complexe.

Je signalerai cependant comme raison principale de cette impopularité la sévérité du clergé, qui apparaît à la classe ouvrière comme une injustice. A-t-elle tort ? Pas complètement. En tout cas, en apparence, elle a raison.

Les prêtres — et en cela ils ont de nombreux imitateurs chez leurs fidèles — n'ont pas de paroles assez dures pour flétrir la violence des ouvriers en temps de grève, leur socialisme révolutionnaire, leurs cris et leurs sentiments de vengeance et de haine, leur jobardise qui les pousse à se jeter dans les bras de coureurs de mandats politiques, qui se moquent de leurs intérêts comme un alcoolique d'un verre d'eau. Ils n'ont pas d'expressions assez fortes pour blâmer leur insouciance, leur prodigalité, leur faiblesse pour les petits et les grands verres, leur immoralité, dans tous les cas, leur manque de moralité.

Certes, ils ont raison de déplorer cet état d'âme, de combattre ces vices, mais ils ont tort de faire un crime aux ouvriers de ce qui est le produit presque fatal de leur situation économique et de leur éducation.

Vous viendra-t-il jamais à l'esprit de reprocher à un champignon d'avoir poussé vénéneux sur un tas de fumier ? Avant donc de blâmer les ouvriers d'être ce qu'ils sont, ne serait-il pas juste d'analyser les causes de leur situation matérielle et morale.

Ils sont violents, haineux, dit-on. C'est vrai, dans beaucoup de cas : je ne les excuse pas, mais comme je comprends cette violence et cette haine quand je pense aux enfants qui souffrent, aux fournisseurs qui ne veulent plus, parcequ'ils ne peuvent plus, faire crédit, aux directeurs de manufactures qui, par suite d'un faux

amour-propre, refusent d'entrer en pourparlers avec leurs ouvriers, aux grévistes renvoyés quand le travail reprend, aux mauvais meneurs, ceux du dehors, qui viennent souffler sur ces brasiers ardents et y jeter des paroles dont l'effet est semblable à celui d'une bombe de pétrole sur un incendie qui couve.

Ils sont naïfs, ajoute-t-on, et se laissent engluier par les promesses de quelques farceurs qui font miroiter devant leurs estomacs des tartines ineffables de beurre avec un peu de pain. J'en suis quelque chose. Mais je me demande comment il pourrait en être autrement quand je constate que leur éducation économique est encore à faire, que ceux qui sont tout désignés pour les instruire et les éclairer, se tiennent systématiquement à l'écart du peuple sous prétexte que tout effort est inutile, et que, du reste, il ne leur plaît pas d'aller se colleter, à grands coups de gosier, avec des individus qui machonnent l'insulte et la calomnie comme d'autres des carottes de tabac. En vérité, exiger que de pauvres mineurs, des terrassiers, ou des manœuvres se dépêchent au milieu des sophismes qui flattent leurs passions et qui sont habilement présentés sous le couvert de la justice et de la fraternité par des rhéteurs audacieux c'est leur demander de trouver la quadrature du cercle. Figurez-vous un kangaroo chargé de dévider un écheveau de soie embrouillé.

Ils sont imprévoyants, gémit-on : ils ne pensent pas au lendemain. Le moyen, je vous prie, qu'il en soit autrement quand on vit au jour le jour et qu'on est pris dans l'engrenage de ces immenses industries où l'homme est un numéro, un outil sans initiative, où, pour réussir, il importe de donner un minimum de forces intellectuelles et un maximum de forces physiques.

Ils sont alcooliques, immoraux ? D'abord, permettez, ils ne le sont pas plus que les bourgeois. C'est du moins l'avis des spécialistes. Et puis, songez à leur étroit logement, une seule pièce, quelquefois deux, où s'entassent et grouillent dans une effrayante promiscuité, le père, la mère les frères grands et les grandes sœurs ; songez à tous les exemples d'inconduite et d'intempérance qui leur viennent de haut, songez à tous ces corps usés, exténués par un travail énevrant quand il n'est pas exagéré, aux estomacs délabrés par une nourriture insuffisante et irrationnelle, aux tentations que leur offre à chaque coin de rue l'auberge, et vous serez alors émus d'une immense, d'une insondable pitié pour ces foules que les nécessités économiques emmènent dans un enfer social plus lugubre et plus horrible que celui que le Dante aperçut en sa vision poétique, et vous n'aurez plus pour elles de paroles de blâme, de durs reproches, mais plutôt des paroles de cordiale sympathie, de profonde commisération, et la pitié vous conduira à la justice.

Par la pitié, par la compassion, nous sommes donc amenés à cette conclusion : pour transformer le cœur de l'ouvrier, pour éclairer sa conscience, il faut travailler à l'amélioration de sa situation matérielle.

J'avais dans mon jardin un jeune plant de gadelier qui rampait et s'étiolait. J'ai eu la curiosité d'en chercher la cause. Entre deux terres j'ai découvert une grosse pierre qui déprimait la tige de mon arbuste, j'ai enlevé la pierre et le gadelier prend déjà des airs conquérants qui me ravissent

Ah ! si nous enlevions les pierres qui meurtrissent et bleussent la poitrine de l'ouvrier !

Sans doute, la grande affaire c'est de sauver l'âme, mais puisque le sort de l'âme sur la terre est intimement lié à celui du corps, ne devrions-nous pas donner quelques soins à cette guenille qui, quoi qu'on en dise, " est d'un prix à mériter qu'on y pense ? "

Et, par les efforts, que l'ultramontanisme déplorait pour sauvegarder les intérêts matériels de l'ouvrier, pour lui rendre la vie plus facile, on s'attacherait invinciblement le cœur de l'ouvrier, d'autant plus que ce dernier ne tarderait pas à comprendre que la conduite de ses conseillers ecclésiastiques à son égard est désintéressée et que s'ils se déclarent les serviteurs de la démocratie c'est bien vraiment pour la servir et non pour s'en servir.

Ce jour-là, si les prêtres parlent à l'ouvrier de patience, de résignation, de bienveillance, d'économie, de moralité, ils seront écoutés parce qu'ils montreront par des actes que ce langage ne les empêche pas de travailler à la réalisation des réformes économiques inspirées par un esprit de justice et de haute solidarité ; ce jour-là, ils auront gagné l'affection, la confiance de l'ouvrier, ils seront en mesure de le conduire par voie d'évolution vers la réalisation des justices sociales qui jailliront des consciences et des cœurs éclairés et réchauffés par l'esprit de l'Évangile.

Que le Père Hamon et les gens réellement bien intentionnés à sa suite entrent résolument dans cette voie, qu'ils aillent au peuple s'ils veulent que le peuple vienne vers eux.

On raconte que la montagne ne voulant pas répondre aux appels de Mahomet et se rapprocher de lui, le prophète alla vers la montagne.

C'est peut-être ce qu'il avait de mieux à faire. Si on l'imitait.

Et on raconte aussi qu'un pieux Arabe laissa son chameau à la porte d'une mosquée et pénétrant dans le temple il se mit à prier. " Allah, disait-il, je viens t'adorer et pendant ce temps je confie mon chameau à la Providence." Allah lui répondit : " Sors, attache solidement ton chameau puis ma Providence veillera en lui."

Qui sait ? peut-être ferait-on aussi bien de sortir de temps en temps des sanctuaires où les cœurs brûlent d'amour pour le prochain et de voir ce qui se passe dans la rue, sinon quand nous croirons retrouver des frères nous nous apercevrons, mais trop tard, que nos frères sont déjà loin, et, voyageurs solitaires et attristés, nous pleurerons sur notre imprévoyance et nous nous rongerons les poings d'avoir laissé passer l'occasion qui nous est offerte de faire croire à la paternité divine en donnant l'exemple de la fraternité humaine.

LABOR

LA LUTTE DES LANGUES

Je vous ai déjà entretenu d'une association qui rend les plus grands services à notre pays, l'*Alliance française*, qui s'est proposé pour but de répandre l'usage de la langue française dans les colonies et à l'étranger. Je vous rappelle qu'il n'en coûte que six francs pour être sociétaire, que le siège de la Société est 45, rue de Grenelle, et que le secrétaire général est M. Foncin. L'*Alliance française* publie un bulletin sous forme de revue, qui paraît tous les trois mois ; on y peut suivre les progrès de l'œuvre et mesurer ce que nous gagnons ou perdons de terrain chaque année dans les diverses parties du monde.

Je ne sais d'étude plus intéressante. Ne vous y trompez pas : toute contrée où le parler français est en baisse est une contrée d'où notre commerce est peu à peu forcé de battre en retraite. Il semble qu'entre ces deux idées il n'y ait pas de corrélation nécessaire ; qu'un citoyen de l'Amérique du Sud peut, par exemple, sans savoir un mot de français, se sentir l'envie de manger dans de la porcelaine de Limoges ou de mettre sur le dos de sa femme des soieries de Lyon. Il n'en est rien ; les faits ici sont en contradiction directe avec la théorie. On a remarqué cent fois que la langue française, quand elle se retirait d'un pays, en emportait avec elle le goût des produits français, et qui pis est encore, la part d'influence que notre civilisation et nos mœurs exerçaient sur la population qui l'habite.

* * *

Notre langue a été durant deux siècles et davantage la langue de la bonne compagnie dans l'univers. Cette bonne compagnie, en la parlant, avait appris à aimer, non pas seulement notre littérature, mais nos modes, mais les mille et un objets qui portent la marque du cachet parisien. Nous sommes depuis soixante ou quatre-vingts ans fortement battus en brèche par deux langues rivales, l'anglais et l'allemand, qui sont en train de nous enlever, outre une partie de l'Europe, presque toute l'Amérique. L'italien nous combat dans l'Orient, où notre influence a été si longtemps domi-

nante, où nous avons aujourd'hui à compter avec un très sérieux adversaire.

Il y avait là un grave péril, dont notre gouvernement ne s'était pas assez inquiété. L'*Alliance française* s'est fondée précisément pour y parer. Elle a, partout où nous faiblissions, réorganisé la lutte. Elle a créé des écoles nouvelles et subventionné celles qui périllicitaient. Elle a soutenu de ses deniers tous ceux qui se présentaient pour être, dans les pays exotiques, les pionniers de notre langue et en même temps de notre civilisation et de notre influence.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis un des membres les plus convaincus de cette association. Je lis toujours avec un vif intérêt le bulletin qu'elle publie de ses travaux, de ses progrès et de ses déceptions. J'y trouve des renseignements bien curieux, et quelquefois, hélas ! bien attristants sur les reculades et les pertes de notre langue. Le dernier numéro nous parle de la lutte qui, depuis tantôt un demi-siècle, est engagée entre le français et l'anglais dans les îles anglo-normandes. Vous savez qu'on appelle de ce nom les îles situées dans la Manche, à proximité de nos côtes, dont Jersey et Guernesey sont les principales. Victor Hugo les a rendues célèbres, et elles sont chaque année pour nos touristes comme un lieu de pèlerinage.

Il y a cinquante ans encore, le seul idiome réellement employé dans ces îles était ou le français, le français véritable, le français littéraire, ou les patois, qui sous des formes diverses, se rapprochaient des patois du Cotentin, ou du Maine, qui n'étaient par conséquent que des variétés du français. La langue anglaise n'était connue que de quelques citadins.

Eh bien ! c'est le bulletin de l'*Alliance française* qui en fait la constatation douloureuse : voilà qu'aujourd'hui la langue anglaise est prédominante à Jersey, dans les villes de Saint-Hélier et de Saint-Aubin ; à Guernesey, dans celles de Saint-Pierre et de Saint-Sampson, et qu'elle est en train de s'emparer même des campagnes.

Si cela continue, avant un demi-siècle, on ne parlera plus dans les îles anglo-normandes ni le français ni le patois ; l'anglais aura tout submergé.

* * *

D'où vient cette révolution ?

De deux causes. Je ne donne la première que pour mémoire : car malheureusement nous n'y pouvons rien. Il y a dans ces îles une forte immigration anglaise ; le nombre des touristes de cette nation est très considérable ; vous savez que partout où s'installent les voyageurs anglais, ils y apportent, ils y imposent leurs habitudes, leurs mœurs et leur langue. A cette marée d'invasisseurs nous ne pouvons opposer un autre flot. Il faut en prendre notre parti.

Mais l'autre cause n'est pas de même hors de nos prises. C'est le système d'éducation qui a prévalu dans ces îles. Il paraît que sauf à Sereq, où le français est resté la langue fondamentale, partout ailleurs il n'est enseigné dans les écoles indigènes que comme une langue étrangère, par des maîtres anglais, qui ne tiennent pas à ce qu'elle soit sue.

L'école est tout en pareille affaire. Les Allemands l'ont bien compris. Dans les écoles primaires d'Alsace et de Lorraine, ils n'ont pas précisément supprimé l'enseignement de la langue française, ils l'ont réduit, ils l'ont anémié, si bien que l'usage de notre langue va d'année en année se rétrécissant jusqu'à ce qu'il disparaisse. Les familles demeurées françaises de cœur le gardent avec un soin jaloux ; mais elles sont bien obligées pour les relations ordinaires de la vie de parler la langue du vainqueur : elles s'y plient, elles s'y accoutument, et les générations nouvelles finiront par n'en plus connaître d'autre.

C'est ce qui arrive dans les îles anglo-normandes. Ecoutez ce que dit le bulletin de l'*Alliance française* :

“ En dehors des campagnes, d'ailleurs très entamées, où le français et le patois se conservent plus par la tradition que par l'instruction, ils ne sont presque plus parlés. Presque jamais dans les villes les habitants, conversant entre eux, n'emploient l'un ou l'autre : c'est de l'anglais qu'ils se servent. L'anglais est devenu l'expression de leur pensée.”

* * *

C'en serait fait dans ces îles de la langue française. si par bonheur elle n'était la langue officielle de la politique et de la loi, comme l'anglais est devenu la langue du commerce et du foyer. C'est que la langue française est considérée par les habitants (par ceux qui réfléchissent, tout au moins) comme la garantie de leur autonomie.

“ Du jour où, nous disait un habitant de Jersey, du jour où nous ne parlerons plus dans nos Chambres et à la cour royale que la langue anglaise, c'en sera fait chez nous de la coutume française de Normandie, c'est-à-dire de notre droit civil. Avec la loi anglaise, nous recevrons bientôt des juges venus d'Angleterre, et nos magistrats, ceux que nous élisons nous-mêmes, n'auront plus d'autre occupation que de planter leurs choux. Au lieu de nos Chambres, un parti influent réclamera la représentation directe des îles à Westminster ; adieu notre autonomie, adieu nos franchises de douane ! ”

Ces craintes (des craintes très fondées) maintiennent encore là-bas l'usage du français dans le monde officiel. Mais dans le monde officiel seulement. Et songez que sur 54,000 habitants à Jersey, il y en a 8,000 d'origine

purement française ; qu'à Guernesey, sur 35,000, il y en a 3,500. Mais voilà ! peu ou point d'écoles !

Il n'y a à Jersey que six écoles où le français soit enseigné concurremment avec l'anglais par des maîtres français : à Guernesey on n'en compte que trois. "Toutes, dit le bulletin de l'*Alliance française*, sont misérables et sollicitent des secours."

Notre association va fonder là-bas et subventionner des écoles. En le faisant elle conservera des Français à la France. Peut-il y avoir de l'argent mieux placé ?

Mais cet argent, il faut l'avoir. C'est donc à nous à le donner.

FRANCISQUE SARCEY.

NOTRE PESSIMISME

Quel est, avant tout, le trait caractéristique de notre littérature actuelle ?

M. Georges Pellissier le dit fort bien dans ses *Essais de littérature contemporaine*. Ce n'est pas tant par son réalisme que se distingue la littérature de cette seconde moitié d'un siècle : c'est par son pessimisme, par ce pessimisme qui vous fait "fermer votre âme à toute tendresse, peindre complaisamment soit les misères de la vie, soit son insignifiante platitude, ne montre de l'homme que ses brutales convoitises ou ses féroces instincts."

On s'est souvent demandé d'où vient ce pessimisme ? Pour que le peuple des écrivains, — à de rares exceptions près, — se soit mis à peindre la vie sous ses noires couleurs, il a fallu plus d'une cause, des motifs multiples, aboutissant au même malaise intellectuel, à ce que les médecins appellent un "état morbide". C'est une épidémie. Chez chaque malade, l'accès fut déterminé par des causes particulières ; bien fin qui les découvrirait toutes ! Chez l'un, cela provient de la vie intime, chez l'autre, des lectures ; chez le troisième, chez tous, j'y vois un motif commun, dont nous allons parler.

Pardonnez-moi, si j'ai l'air de faire un coq-à-l'âne.

Hier, par hasard, j'ouvrais un journal belge, un journal de Liège ; il faut croire que, par un hasard plus grand encore, je le lisais sans trop de distraction, car j'y vis ceci, ce *filet*, cette simple *convocation* que je copie textuellement :

"Cercle littéraire et scientifique d'Ougrée.—Réunion aujourd'hui samedi, à huit heures précises du soir.

— Ordre du jour : 1^o Lecture du procès-verbal ; 2^o Réponse à la question : "N'est-ce pas une des causes du pessimisme de la littérature contemporaine, que le fait de falloir écrire pour vivre ?"

Ne vous arrêtez pas à la phrase qui ferait sursauter notre cher maître Sarcey, et qui, d'honneur, ne ressemble guère à M. Paul-Louis Courier. Mais que

dites-vous de l'idée ? Je ne crois pas que cette proposition suffise à expliquer le pessimisme de tel ou tel romancier ou philosophe, né avec des rentes et une bonne santé. Mais, dans le cas de plus d'un écrivain, il me semble que ce fait, ce simple fait, devoir écrire pour vivre, explique un pessimisme qui n'est plus, somme toute, que de l'hypocondrie, de la fatigue intellectuelle et morale.

Peut-être même, en retournant la proposition, pourrait-on expliquer ainsi la façon dont, aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, les écrivains prenaient la vie. Jamais, pour eux, la littérature ne fut le gagne-pain ; ils s'y donnaient libres de souci autre, n'ayant que celui d'être spirituels ou sublimes, souci éminemment salubre, et qui porte à la joie ; ils pouvaient connaître ce désintéressement intellectuel qui nous pousse à l'expansion des idées en dehors de toute préoccupation de *rapport*.

Les mœurs ont changé ; tout s'est modifié autour des écrivains, qu'on ne pensionne plus, et, peu à peu, tout s'est modifié, en eux-mêmes. Je ne parle pas des simples gâcheurs de papier, qui ne sont ni pessimistes ni optimistes parce que, pour être ceci ou cela, il faudrait d'abord être quelque chose. Je parle des hommes de talent : dans l'ingrate lutte, la vie littéraire, ceux-là, même les plus solidaires, se sont usés, et, même les plus sains, lentement nigris. Quelques-uns ont, avec ennui, vingt fois refait le même livre. Les belles lettres, ce luxe, sont devenues pour eux une corvée pire que les autres, puisqu'elle est plus dommageable à notre bon état physique.

Et tous, esclaves du public dans le succès, en sont arrivés, par une marche fatale, à tenir pour un métier triste, sinon douloureux ce qui eût dû rester un exquis divertissement ou un besoin d'expansion spontanée. Se l'avouant ou non, ils n'ont plus guère aimé leur propre existence, leur vie : de là à dénigrer la vie, l'existence de tout le monde, il n'y avait qu'un pas, et j'en sais peu qui ne l'aient point franchi.

D'où cette conclusion ; pour régénérer la littérature, pour l'assainir moralement, il faudrait du tout ou tout modifier la condition de l'écrivain. Cela n'est point très facile, car le monde marche et demain ne peut revivre hier. Il est donc à prévoir que, malgré tous les efforts vers une conception plus rationnelle et plus juste, la littérature, du moins celle des écrivains de profession, continuera à être triste. Et comme les écrivains de profession font foi, je doute que, d'ici longtemps, l'optimisme règne dans les livres. Ils continueront, par un étrange contre-sens, un paradoxe en action, à être non pas meilleurs, mais plus mauvais que la vie.

CHARLES FUSTEL.

L'ESCLAVAGE

ANONYME

En lisant la *Vie Errante* de Guy de Maupassant, j'avais souligné une page qui évoque de cruelles visions.

L'auteur visite la Sicile—l'île de feu.—Il décrit la *Maccaluba*, colline d'aspect méchant, située à quelques kilomètres de Palerme, composée d'argile et de calcaire, et couverte de petits cônes de deux à trois pieds de haut que sa brutalité pittoresquement expressive compare à des pustules poussées par quelque monstrueuse maladie de la nature.

Car tous les cônes laissent couler de la boue chaude, pareille à une affreuse suppuration du sol ; et ils lancent parfois des pierres à une grande hauteur, et ils soufflent étrangement en soufflant des gaz, ils semblent grogner, sales, honteux petits volcans bâtards et lépreux, abcès crevés. . . .

C'est devant nous un vrai pays de désolation, une terre misérable qui semble maudite, condamnée par la nature. Les vallons s'ouvrent, gris, jaunes, pierreux, sinistres, portant la marque de la réprobation divine avec un superbe caractère de solitude et de pauvreté.

Voilà, n'est-il pas vrai, un pays peu logeable ? Vous n'y bâtiriez pas votre villa ?

Sans doute ; mais il fournit aux heureux d'ici-bas de quoi en bâtir ailleurs, de quoi payer le marbre des belles villégiatures dont, tout le long des côtes méditerranéennes, la blancheur fastueuse se mire dans l'azur liquide des flots.

Cette terre maudite produit le luxe et l'opulence. Ses entrailles hideuses recèlent des trésors. Son affreuse suppuration se nomme le soufre, et le plus jaune, infect, qui coule de ses plaies sera troqué par le Commerce contre un métal, également jaune, mais poli, brillant et solide, de qui, parmi nous, tout l'or dépend : voluptés, honneurs et puissance.

Suivez Maupassant dans la mine :

On descend par un escalier étroit, aux marches énormes et inégales, en des puits creusés en plein soufre. Les étages superposés communiquent par de larges trous qui donnent de l'air aux plus profonds. On étouffe et on suffoque asphyxié par les émanations sulfureuses et par l'horrible chaleur d'étuve qui fait battre le cœur et couvrir la peau de sueur.

De temps en temps, on rencontre, gravissant le rude escalier, une troupe d'enfants chargés de corbeilles. Ils halètent et râlent, ces misérables gamins accablés sous la charge. Ils ont dix ans, douze ans, et ils refont quinze fois, en un seul jour, l'abominable voyage, moyennant un sou par descente. Ils sont petits, maigres, jaunes, avec des yeux énormes et luisants, des figures fines aux lèvres minces qui montrent leurs dents brillantes comme leurs regards.

Cette exploitation révoltante de l'enfance est une des choses les plus pénibles qu'on puisse voir.

Ces lignes étaient demeurées gravées dans ma

mémoire ; et, maintes fois, aux heures de méditation émue, lorsque, pareilles à de sombres fumées, les mélancolies de la vie montaient à l'entour de mon rêve, et que la pitié de mon cœur s'envolait vers toutes les douleurs anonymes qui peuplent le monde, vers toutes les tortures ignorées, vers toutes les détresses inconnues, dans l'ombre de ma chambre, je les apercevais et je les entendais, ces pauvres petits misérables, ces martyrs de dix ans, haletant, râlant, descendant les rudes marches qui mènent à la chaleur, à la sueur, à l'asphyxie.

Je ne conservais qu'un espoir : peut-être le riche pinceau de l'artiste avait-il chargé le tableau pour le rendre plus saisissant.

Et voilà que tombent sous mes yeux les *Notes et Souvenirs* de M. Roger Lambelin. C'est encore bien pis :

Des équipes d'enfants à demi-nus, portant sur la tête de lourds paniers chargés de minerai, vous croisent dans l'escalier, et rien n'est horrible comme le spectacle de ces martyrs au teint jaune, aux yeux hagards, maigres comme des squelettes, inondés de sueur, qui escaladent péniblement les degrés trop hauts pour leurs petites jambes. Dans le fond, de petites lampes éclairent un groupe de *carusi*, écrasés sous le poids de leur charge. Nous percevons des lamentations, des râles douloureux. Ce sont ces pauvres petits qui toussent, qui gémissent, trébuchent, tombent, se relèvent et reprennent l'ascension de leur calvaire, car derrière eux marche le *picconiere*, armé d'un bâton ferré, qui les pique comme des ânes lorsqu'ils ralentissent leur allure, ou leur brûle les mollets avec sa lampe fumeuse.

Mon but n'est pas de prendre texte de ces poignantes descriptions pour déclamer contre la cruelle infamie des égoïsmes et les crimes de la moderne industrie. Je trouve que la tâche de l'écrivain sociologue n'est pas d'allumer la passion, mais d'exciter la réflexion.

Donc, ne vous indignez pas ; mais réfléchissez un peu : cela vaudra beaucoup mieux.

Méditez le récit de Guy de Maupassant et celui de M. Lambelin.

Songez que cette histoire se passe à la fin du dix-neuvième siècle, sur le plus laïque des sols, le sol italien, chez le peuple qui a haïsié Rome au nom de l'émancipation humaine.

Il y a trois ans, je me trouvais à Florence, le jour anniversaire du renversement de la Papauté comme pouvoir temporel. Je lus toutes les gazettes. J'en ai gardé la collection. C'était délirant : les soldats de Victor-Emmanuel, en entrant dans la cité pontificale (dont, au surplus, la porte était ouverte), avaient forcé la dernière bastille de la servitude et de la superstition ! Désormais, les prêtres chassés de la politique, il n'y avait plus sur le territoire de la péninsule que des hommes libres ! Le temps des esclaves était fini !..

Je n'ai jamais rien lu d'aussi beau ni d'aussi expressif—sauf peut-être les discours débités des *Vénérables* qui flétrissent les cruautés de l'ancien régime et exaltent les délices des nouveaux.

Les mots *esclavage* et *bastille* y reviennent presque aussi souvent que dans mes gazettes florentines : on a *démoli toutes les bastilles!* On a *supprimé tous les esclavages*. Mes yeux rencontrent même, à l'instant où j'écris, une péroraison mirobolante où l'orateur déclare que, grâce à la Révolution, cette fille de la Justice et cette mère du Progrès, l'esclavage est si loin, si loin de lui, qu'il ne peut même plus se rendre un compte bien exact de ce qu'a été cette "institution abominable."

Moi, j'ai plus de scepticisme que le et je conçois parfaitement ce qui lui échappe.

L'histoire du Droit Romain nous retrace les diverses phases de "l'abominable institution."

L'esclave fut bien traité par son maître, tant que, pauvre et rustique, le maître vécut près de l'esclave, s'associant à son labeur. Puis, quand le maître, enrichi des déponilles du monde, compta autant d'esclaves que de pièces d'or ou d'argent, le sort de l'esclave devint horrible et sa misère ne connut plus de bornes.

C'est qu'alors l'esclave souffrit loin des yeux du maître placé désormais trop haut pour apercevoir la détresse de sa pauvre chair torturée, qui fut, sans frein ni mesure, livrée au fouet de l'affranchi.

Mais, nous dit un texte, aucun supplice ne saurait égaler celui des esclaves de la *Mine*. La mine était le bûche romain : Rome condamnait à la mine, comme nous condamnons aux *travaux forcés*

Le supplice de la mine, on peut s'en réjouir la vue moyennant un petit voyage en Sicile. Je doute que la cruauté antique, si dure qu'elle fût, imaginât quelque chose de mieux que le traitement infligé par les préposés des modernes capitalistes aux pauvres martyrs de Sicile. Qu'inventer de plus actif, pour accélérer la production et grossir les dividendes que le *billon ferré piquant l'échine* ou la *lampe fumeuse brûlant les mollets* ?

Dire, pourtant, qu'avec quelques économies, il est loisible d'acheter des actions dans l'entreprise, de devenir ainsi l'un des patrons du *picconniere* qui *pique les échine* et *brûle les mollets*, d'acquérir une part indivise de ces bambins qui toussent, trébuchent et gémissent, et de toucher, jusqu'à due concurrence, en détachant tous les trimestres le coupon annexé au titre, la valeur représentative d'un râle et d'une sueur !

Dieu ! C'est à ne jamais acheter de valeurs minières ! Tolstoï a écrit :

"L'argent est une forme récente et horrible de l'esclavage ; et comme celui-ci, il corrompt l'esclave et le maître ; mais, cette nouvelle forme est plus ignoble,

parce qu'elle affranchit l'un et l'autre de tous rapports personnels."

Rien de plus vrai : avec la féodalité moderne, la féodalité industrielle, la féodalité de l'or, tout devient anonyme, depuis les sociétés jusqu'à l'esclavage. Et c'est mille fois plus atroce ; car l'homme ne sert plus l'homme qui parfois peut avoir pitié, il sert un capital insensible comme coupon.

CALIS.

LES CONTRADICTIONS HUMAINES

Qu'est-ce qu'un homme ? Un paquet de contradictions. En voici une entre mille :

Nous sommes à la fois très routiniers et très indisciplinés. Routiniers par paresse la plupart du temps, pour ne pas nous donner la peine d'avoir une opinion à nous. Indisciplinés, par paresse aussi, pour ne pas nous donner la peine de nous plier à une règle.

Au théâtre, où nous allons pour notre plaisir, nous n'écoutons guère que notre plaisir. C'est seulement quand Sarcey ou Jules Lemaitre peuvent invoquer la tradition et le patriotisme que nous nous soumettons, par vanité, à leur opinion. Beaucoup de ceux qui se plaisent à certaines pièces de Molière s'y plaisent uniquement parce qu'ils croient s'y plaire, ce qui est un genre de plaisir, ou, si vous aimez mieux, un genre d'ennui tout particulier.

Je me suis trouvé, un jour, à l'orchestre du Théâtre-Français, à côté d'un Anglais qui paraissait intelligent et bien élevé. Il était entré là sans regarder l'affiche. Il ne cessa de bâiller pendant le premier acte.

— "On est, Monsieur, bien indulgent chez vous, me dit-il. A Londres, on n'oserait pas donner au public de telles platitudes !"

Plus on applaudissait, plus mon Anglais s'étonnait. — "Savez-vous, me dit-il enfin, le nom de l'auteur ?"

— C'est Molière, lui répondis-je doucement en osant à peine le regarder.

Il rougit prodigieusement et fut très concentré pendant la durée du second acte. Il faisait une opération qui vous est familière et dont vous connaissez par conséquent la difficulté : il préparait l'apologie de sa conversion.

Il me la confia, quand il l'eut trouvée : je vous en épargne le récit. Il fut à l'aise ensuite pour écouter le troisième acte et pour applaudir à tout rompre. Son enthousiasme, à un certain moment, ne connaissait plus de bornes : "Quel homme ! disait-il. Après Shakespeare, il n'y a pas de plus grand écrivain."

* * *

A l'époque déjà bien lointaine où l'on ouvrit à Paris

les premiers ateliers de photographie, un photographe célèbre eut la bonté de faire mon portrait. J'étais allé chez lui avec 'About. Il nous pria d'écrire quelques mots sur son album. About saisit la plume, et, sur-le-champ, sans prendre la peine de réfléchir, écrivit une pensée étincelante. N'ayant pas de papiers bijoux à donner, je m'en pris à ma mémoire et j'écrivis quelques vers, à mille lieux de m'imaginer que personne au monde me croirait capable de les avoir faits.

L'album courut de main en main, de photographie en photographie, et devint, au bout de quelques mois, un recueil si intéressant qu'un critique fameux en rendit compte. Il le fit d'une façon aimable pour tout le monde, excepté pour moi et deux ou trois autres : " M. Jules Simon a jugé à propos d'y mettre des vers, dit-il. Quoique je n'aime pas sa prose, je lui conseille d'y revenir, car, décidément, ses vers ne valent rien."

C'était la magnifique strophe de Lamartine :

Et toi dont mon souffle est la vie,
Toi sur qui mes yeux sont ouverts.....

Mon critique l'aurait bien admirée, s'il avait su l'auteur !

— Nous avons beau nous croire alertes et ingambes, nous avons toujours besoin de béquilles.

JULES SIMON.

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

SECONDE PARTIE

VI

On eût dit qu'un sang vermeil coulait sous la peau transparente. Si je la touchais, elle devenait délicieusement fraîche et fléchissait sous ma pression. Elle était amoureuse et vivante comme la main que vous m'abandonniez jadis. Dès ce moment, j'ai cru de nouveau à l'avenir et au bonheur. — Voyez, mon amie, ce que c'est que l'illusion du cœur ! — Depuis, j'ai voulu interroger l'autre main, la première, la vraie, la vôtre, enfin. Eh bien, au lieu de chercher comme naguère à se dégager de la mienne, elle y est restée heureuse et confiante. Elle est là, près de moi ; je la tiens en vous écrivant, et il me semble qu'il s'en échappe de sympathiques effluves qui me pénètrent des pieds à la tête. — Après tout, n'est-elle pas vous-même ?

" Voilà donc quelles ont été, pendant ces trois années, les constantes compagnes qui m'ont tour à tour accueilli et repoussé, les fantastiques sibylles que j'ai questionnées et qui m'ont répondu.

Qu'il y ait ou non quelque réalité au fond de ces rêves enivrants et pénibles de l'esprit et des sens, je leur dois, pour tout ce qui vous concerne, une sorte de seconde vue. Peut-être aussi est-ce l'isolement absolu qui permet de vivre à ce point de la vie d'une autre

personne ? Souvent, avant de les ouvrir, j'ai deviné ce que contenaient vos lettres. Je les lis en souriant, comme on parcourt un livre préféré, dont les pages sont déjà familières. Je crois que, s'il vous était arrivé un malheur, j'en aurais ressenti le contre-coup dans mon cœur à l'heure même où il vous aurait frappé. Comme tout ceci se passe dans le monde des sentiments, il n'est pas étonnant que je vous comprene, puisque je vous aime. Mais, matériellement, cette divination est plus grande encore. Quand vous m'avez parlé du beau paysage qui vous environne, je l'avais déjà vu. Je reconnaissais les vieilles murailles, couvertes de lierre, de ce couvent des Carmélites, où j'ai eu peur un instant que vous ne vous fussiez religieuse. Si, dans vos rares accès de gaieté, vous plaisantiez des bons habitants de Glengarten, je les avais aperçus, dans un autre temps, se rendant processionnellement à la promenade. Enfin, quand je franchirai la porte de Green-Castle, je me souviendrai d'avoir tressailli vingt fois de l'émotion que j'éprouverai alors. Je me représente le vieux Dickson, aux cheveux gris et ébouriffés, me recevant sur le seuil. Je passera, par la salle des armes et des tableaux ; je monterai l'escalier de droite, et j'arriverai à ce grand salon du premier étage attenant à votre chambre, et dont vous faites votre séjour habituel. Je le vois d'ici, ce grand salon, avec ses boiserie à médaillons du dix-huitième siècle, où folâtraient des bergères en robe de soie et menant des moutons enrubanés, une fantaisie française que se sera permise la sérieuse Angleterre. — Je touche les tapisseries de haute lice qui servent de portières et de rideaux. Enfin, dans ce moment où je vous écris, je vous vois assise au coin du feu dans votre grand fauteuil en chêne sculpté. Vos petits pieds s'appuient sur les chenets, car il fait froid, bien que l'on soit au printemps. Vous lisez et vous rêvez. La lueur de la lampe éclaire vos cheveux et répand une ombre sur votre joue. Les belles fleurs de la cheminée et de la table se penchent sur vous et vous caressent. — Je vous disais en commençant que je voulais, avant de vous revoir, vous écrire l'histoire de mon cœur. Pauvre fou que j'étais ! Est-ce que toute l'histoire du cœur n'est pas dans ces trois mots, répétés mille fois et sous toutes les formes : " Je vous aime ! "

" Lucy, je doute que je sois éveillé quand je pense que cette lettre ne précédera mon départ que de vingt-quatre heures. Je vais donc vous revoir ! — A bientôt, mon amie, à demain, puisque vous avez ma lettre entre les mains et que vous la lisez.

" ARMAND.

" Avril 185 . "

Après avoir lu cette lettre avec une extrême agitation, Lucy se leva et alla s'agenouiller sur son prie-Dieu. " Oh ! Seigneur, dit-elle, il m'aime aujourd'hui ; il m'aime bien. Fuites qu'il continue de m'aimer quand il m'aura revue ! "

VII

Le lendemain soir, ainsi qu'il l'avait annoncé, Armand arriva à Green-Castle. Il suivit le vieux Dickson, qui l'introduisit dans le salon du premier étage, et qui, là, le laissa seul en lui disant :

“ Monsieur, ma maîtresse va venir. ”

Armand attendit. Son cœur battait violemment, et ses regards se tournaient pleins d'anxiété vers la chambre de Lucy. Tout à coup la porte de cette chambre s'ouvrit et Lucy, sortant avec impétuosité, courut se jeter dans ses bras. Il la vit à peine, mais il fut enveloppé tout entier d'un flot de tendresse magnétique. Il sentait la jeune femme frissonner et sangloter sur sa poitrine, et il respirait le parfum de ses cheveux. Bientôt les bras qui l'étreignaient se détachèrent, et Lucy s'affaissa car elle se trouvait mal.

Armand la porta sur le canapé, s'inclina vers elle et lui prit les deux mains. Mais la rapidité de son action l'avait empêché de se souvenir. En serrant à l'improviste la main de bois de son amie, il éprouva un sentiment d'horreur et de pitié dont il ne fut pas maître. Cependant Lucy revenait à elle et le regardait toute languissante encore.

“ Mon ami, lui dit-elle, pardonnez-moi ; c'est le bonheur qui me rend faible à ce point. ”

— Vous allez mieux ? lui demanda Armand.

— Oui, mais parlez moi, parlez-moi longtemps car je n'aurais pas la force de vous répondre. ”

Il lui raconta son arrivée en France, son impatience en traversant la mer, son émotion en songeant que chaque instant le rapprochait d'elle. Elle l'écoutait en souriant ou l'interrompait par quelque question.

— A votre tour, lui dit-il, parlez-moi de vous, de la vie que nous allons mener. ”

Elle l'entretint alors de son existence isolée pendant ces trois années et néanmoins presque heureuse, car elle n'avait point cessé de penser à lui.

“ Maintenant, ajouta-t-elle, nous voilà réunis. Je vous ai logé tout près de moi, à dix minutes au plus de Green-Castle. Si cela ne vous ennue pas, vous viendrez me voir tous les jours dans l'après-midi. Nous dînerons et nous passerons la soirée ensemble. ”

Ils se quittèrent vers minuit. Un domestique, que miss Stanby lui avait choisi, conduisit Armand à la petite maison qu'il devait habiter. Il fut doucement surpris en entrant dans une jolie chambre à coucher, tendue de damas vert, ou étaient rassemblés toutes les élégantes bagatelles d'un ameublement de jeune homme. Il trouva sur une table les publications les plus nouvelles et des cigares dans une boîte en bois de rose. La femme aimante se révélait dans tous ses détails. Armand était tellement sous le charme de cette enivrante soirée, qu'il lui fut impossible d'analyser ses impressions. Il s'endormit dans une demi-extase, avec un ardent désir d'être au lendemain.

Quelques jours plus tard, les deux jeunes gens avaient réglé leur manière de vivre. A trois ou quatre heures de l'après-midi, Armand arrivait à Green-Castle. Lucy s'était faite belle pour le recevoir. Elle venait à sa rencontre, le sourire aux lèvres et la joie au front. Ils se promenaient dans le parc ou passaient dans la serre les heures qui les séparaient du dîner. Cette serre était tout embaumée des puissantes odeurs des plantes exotiques, encore trop frileuses pour être exposées au grand air. Peu à peu ils s'engourdisaient dans une muette contemplation l'un de l'autre. Peut-être aussi leur venait-il des pensées qu'ils n'osaient s'avouer. Ces cinq ans de luttes et d'absence les avaient profondément changés. Tous deux avaient

perdu la candide beauté de la première jeunesse. Lucy aimait beaucoup le caractère, à la fois énergique et rêveur, de la physionomie d'Armand ; mais lui, en regardant les tempes un peu élargies de la jeune femme, ses cheveux plus brusquement rejetés en arrière, ses yeux rayonnants d'une vive passion, mais plus pensifs, ses formes plus pleines et plus arrondies, il ne trouvait pas tout à fait la jeune fille qu'il avait connue jadis. Hélas ! il y avait au fond de leur mutuel bonheur une sorte de gêne et de mélancolie. Le soir, après le dîner, pour tromper le temps qui s'écoulait trop vite et trop lentement à leur gré, ils faisaient en commun quelque lecture. Quand cette lecture était achevée, ils n'avaient rien à se dire. Sous peine de rouvrir des blessures à peine fermées, il leur était interdit de parler du passé. Ils le sentaient, et, dans leurs conversations, comme autrefois dans leurs lettres, ils évitaient de faire aucune allusion aux souffrances qu'ils s'étaient endurées. En dépit de leurs efforts, ils n'y réussissaient pas tous les jours. Ils se reportaient malgré eux aux premiers temps où ils s'étaient aimés, et s'apercevaient trop tard que ce retour à leurs joies les plus vives et les plus radieuses les acheminait à l'horrible catastrophe qui avait suivi ces joies. Alors les mots commencés s'arrêtaient sur leurs lèvres ; ils se taisaient et s'affligeaient, car ils comprenaient la cause de ce silence.

D'ailleurs, qu'importait qu'ils se tussent ? La main de miss Stanby, cette main de bois et d'acier, inutilement cachée sous un gant, tour à tour immobile ou simulant affreusement la vie, quand on la faisait mouvoir à l'aide d'un ressort, n'évoquait-elle point sans relâche ce passé brûlant qu'ils étaient déjà impuissants à oublier ?

Pendant les longs silences qui témoignaient du trouble de leur âme, Armand regardait souvent cette main. Il n'aurait eu qu'à la porter à ses lèvres pour que le spectre qui se dressait entre eux s'évanouît à jamais. Ce baiser aurait été le pardon complet d'une infortune que Lucy se reprochait comme un crime. Mais ce mouvement si simple, il ne le faisait pas. Cette main lui rappelait que la jeune fille avait appartenu à don Ramon. Il tressaillit, se levait, faisait quelques tours dans la chambre, puis se lavait et s'efforçait de sourire. Lucy souriait aussi.

Une seule fois, ils touchèrent au passé. Armand venait d'arriver et ils se promenaient dans le parc. Il avait pu peu d'instant auparavant, et mille perles liquides trembaient au bout des feuilles. Le soleil se dégageait en même temps de deux gros nuages.

“ Vous souvenez-vous, Armand, dit miss Stanby, que les gouttes d'eau de la petite cascade de Guayaquil brillaient ainsi sur les arbres ? ”

— Oui, fit Armand.

— Eh bien, reprit-elle en riant, comme autrefois ! ”

Elle saisit une branche de lilas en fleurs et la secoua sur le front d'Armand.

Armand rit tout d'abord en s'essuyant, mais il pâlit. Lucy le vit changer de visage et courba la tête.

“ Oh ! non, murmura-t-elle, ce n'est plus comme autrefois. ”

Il ne répondit rien, et ils terminèrent leur promenade silencieusement à côté l'un de l'autre.

En dehors de ce passé lugubre, de ce présent qui s'attristait de plus en plus, il leur restait l'avenir. Cet

avenir, dans lequel ils avaient entrevu une union pleine de charmes, leur avait paru si certain au moment du retour, qu'il n'en avait point été question entre eux; et maintenant, pressentant qu'il leur échappait en partie, ils n'osaient plus en parler. Cependant les journées passaient encore. Ils souffraient, mais ils se voyaient, et l'amour se nourrit autant de ses souffrances autant que de ses joies. Seulement, le soir, chacun d'eux se trouvait seul avec cette pensée, et cette pensée était une torture. Durant des heures entières, Armand parcourait sa chambre à pas lents ou pressés. Il était dévoré de regrets et de remords.

"Pourquoi suis-je venu ?" s'écriait-il. Mais cela est plus fort que moi. Le souvenir de cet homme ne me quitte pas. Je souffrais moins quand il était en vie, car j'espérais que sa mort me débarrasserait de lui et de son odieuse mémoire. Il n'en est rien; je le vois toujours entre nous deux. J'aime Lucy de toutes les forces de mon cœur. Je la trouve belle, je la désire, et, chaque fois que je m'en approche j'éprouve un invincible sentiment de dégoût. Il m'a rendu mon amour impossible !"

Quant à miss Stanby, elle tombait dans un découragement mortel. Dès qu'Armand n'était plus là, elle pleurait.

"Hélas ! disait-elle, j'ai demandé à Dieu la seule chose qu'il ne venille point donner aux êtres qu'il a créés pour souffrir, — le bonheur ici-bas. — Armand m'aime trop pour oublier jamais, et c'est là-haut seulement que sera notre patrie."

Et elle priait sans que la résignation descendit dans son cœur.

Tous les deux comprenaient cependant que cette situation ne pouvait se prolonger. Il fallait qu'ils triomphassent de la fatalité ou qu'ils fussent vaincus par elle. Depuis longtemps, ils avaient formé le projet de visiter les ruines d'un vieux château qui se trouvait à quelques milles de Glemgarten. Ils fixèrent enfin un jour et se promirent, chacun de leur côté, de profiter de cette excursion, qui les arracherait à leur genre de vie habituel, pour avoir une explication devenue indispensable.

Ils partirent à cheval par une matinée de printemps, et suivirent d'abord le cours de la Medway. Le ciel était sans nuages; l'air était tiède et tout parfumé des premières senteurs des arbres et des fleurs. Une faible brise faisait courir de longs frissons sur l'eau. Les chevaux haïssaient en relevant la tête et marchaient d'un pas léger sur le sable de la berge. Armand et Lucy, tout en disant un muet adieu à l'amour et à la jeunesse, subissaient l'influence de cette belle journée. Ils s'étonnaient d'être moins tristes qu'à l'ordinaire, et semblaient retarder d'un commun accord l'instant fatal où ils devaient s'interroger. Armand n'avait jamais vu miss Stanby à cheval. Il admirait à la dérobée son profil si fin et si pur, l'élégance de sa taille, sa grâce un peu fière. Quant à elle, elle lui montrait de temps en temps avec sa cravache et lui nommait les nouveaux sites qui se présentaient à eux. Au bout de trois heures, ils se dirigèrent pour déjeuner vers une petite ferme que miss Stanby connaissait. Ils s'y arrêterent plus longtemps qu'ils n'en avaient l'intention, car ils durent en partie préparer eux-même leur repas champêtre. Ce ne fut qu'au commencement

de l'après-midi, et lorsque le soleil était dans toute sa force, qu'ils se remirent en route. Mais cela importait peu, car ils n'avaient plus qu'à cheminer, sous de grandes allées ombreuses, dans le bois qui entourait le château. Tant qu'ils avaient suivi les bords de la Medway, le terrain, assez accidenté, ne leur avait pas permis de prendre une allure un peu vive. Là, au contraire, un long espace libre se déroulait devant eux. Armand proposa à Lucy de prendre le galop. Elle accepta.

Bientôt leurs chevaux s'animèrent et cherchèrent à se dépasser. La rapidité de cette course, la solitude qui les environnait, les perspectives à demi éclairées de la forêt causèrent à Armand et à Lucy un enivrement plein de charmes. D'ailleurs ils étaient si près l'un de l'autre, que, lorsque par hasard ils se disaient un mot, leurs haleines se confondaient. Tout à coup ils rencontrèrent une coupure du chemin, qu'ils franchirent; mais Lucy chancela sur sa selle. D'un mouvement aussi prompt que la pensée, Armand lui enroula le bras autour de la taille, et, après quelques pas, par de brusques sautades, il se rendit maître des chevaux, qui s'arrêtèrent sur leurs jarrets frémissants. En ce moment, Lucy était presque entièrement renversée sur lui. Il sourit à ce beau visage que l'émotion venait de pâlir; puis, cédant à un irrésistible transport, oubliant tous ses chagrins et ses doutes, il se pencha, et ses lèvres effleurèrent les joues de la jeune femme. Elle frissonna de tout son corps sous ce baiser, se redressa, jeta sur Armand des regards étincelants et tendit ses deux bras vers lui.

"Tu m'aimes donc ?" s'écria-t-elle.

— Si je t'aime !" fit-il.

Pendant quelques secondes ils se contemplèrent ardemment, puis leurs cœurs se fondirent et leurs yeux se trempèrent de larmes.

Ils mirent bientôt pied à terre aux environs du château. Après avoir attaché leurs chevaux ils s'aventurèrent dans les sentiers escarpés qui menaient aux ruines. Armand s'avancait le premier, et, dans les endroits difficiles, il donnait la main à Lucy. Ils parvinrent ainsi, au milieu des décombres, à l'unique tour encore debout qui dominait la campagne, et montèrent à son sommet en gravissant un escalier dont les degrés ébranlés par le temps tremblaient sous leurs pas. Alors ils embrassèrent un magnifique spectacle, à demi baigné dans de lointaines vapeurs. Ils n'avaient que le ciel bleu au-dessus de leur tête, et les bruits du monde se perdaient pour eux dans une vague rumeur. Lucy étendit le doigt vers un point de l'horizon.

"Voilà Green-Castle là bas," dit-elle.

— Oh ! chère, fit Armand en la pressant sur son cœur, Green-Castle est ici tout entier. N'est-ce point ici que je vous ai retrouvée, que je me suis retrouvé moi-même !"

Ils revinrent lentement, se parlant peu, savourant la parfaite entente de leurs âmes, inondée de cette joie souveraine de l'amour qui nous agite si puissamment, que nous sommes tentés de croire au phénomène d'une autre vie, s'insinuant dans nos veines pour se mêler à la nôtre. La nuit tombait quand ils furent de retour.

Armand aida Lucy à descendre de cheval.

"Je vais aller changer de costume, lui dit-il.

— Faites vite," répondit-elle.

A peine chez lui, Armand prit une feuille de papier et écrivit :

“Lucy, je n'ai pas le courage d'attendre une heure pour vous demander : Voulez vous être ma femme ?”

Il cacheta ce billet et l'envoya par son domestique.

Au bout d'une heure, en entrant dans le salon du premier étage, il était plus troublé que le jour de son arrivée. Miss Stanby était assise sur le canapé. Elle ne se leva pas, mais fit signe à Armand de venir auprès d'elle.

“C'est donc vrai, Armand, lui dit-elle, vous consentez à me prendre pour votre femme ?”

— Oh ! ” murmura-t-il d'un ton de reproche.

Sa voix avait des intonations attendries, tout imprégnées de tendresse, qui remuèrent Armand jusqu'au fond du cœur. Pendant le dîner et le reste de la soirée, ils firent des projets d'avenir. Lucy lui demanda ce qu'il faudrait de temps pour qu'il reçut du ministre la permission de se marier. Elle crut aussi devoir l'initier à l'état de sa fortune. Tous deux abordèrent ces côtés de la vie en commun, qui ne sont qu'une poésie de plus pour un jeune ménage.

Cependant, tout en écoutant miss Stanby, Armand la considérait avec un étonnement joyeux, mais un peu inquiet. Il ne se rendait pas compte de la métamorphose qui s'opérait en elle. En effet, elle semblait s'épanouir sous ce bonheur complet et subit, comme une fleur, longtemps privée d'air, s'ouvre au soleil et à la rosée. Ses yeux versaient une lumière onctueuse et pénétrante ; sa poitrine respirait plus librement ; sa main était légèrement humide. Armand voyait ainsi éclater chez son amie, et dans toute sa splendeur, ce changement, physique dont autrefois déjà il avait remarqué quelques symptômes. Lucy rayonnait de vie et de beauté féminine. Dégagée de la contrainte morale qui pesait sur elle jadis, elle avait dans ses paroles ses gestes, quelque chose de tendre, d'expansif, d'affectueusement dominateur. En reprenant possession d'elle-même, elle témoignait à Armand une passion profonde, remplie de délicatesse et de sollicitude, mais dont l'expression n'avait plus rien de timide.

Lorsqu'il partit, elle le reconduisit jusqu'à la porte du salon. Là, ils se firent plusieurs fois leurs adieux, mais ils ne pouvaient se séparer. Enfin Lucy, par un bond gracieux, s'éloigna de deux pas, retourna la tête en disant à Armand, avec un dernier geste : “ Adieu ! ” et marcha vers la cheminée.

Armand ne s'en alla pas ; il regarda miss Stanby. Celle-ci sentit qu'il la suivait des yeux, car elle eut démarche coquettement voluptueuse que la femme la plus chaste et la plus aimante prend à son insu lorsqu'elle est heureuse. Hélas ! Armand ne la regardait pas, il l'observait.

Tout à coup il lui vint une pensée funeste, car il ferma la porte, descendit rapidement l'escalier et rentra chez lui en courant. Quand il fut dans sa chambre, il se formula dans une seule phrase son étonnement inquiet de la soirée, ses craintes mal définies, ses pressentiments indécis.

“Ce n'est plus une jeune fille, se dit-il, c'est une femme.”

Comme s'il n'en avait rien su ! Mais, jusque-là, cette odieuse certitude n'avait été qu'une abstraction de ses souvenirs et de son désespoir, tandis qu'il venait d'en

avoir la révélation pour ainsi dire matérielle. Alors une épouvantable jalousie, une jalousie de sens, faite de chair et d'os, s'empara de lui et le précipita sur la pente fatale de l'analyse et du doute. D'heure en heure, il eut d'affreux soupçons.

“Il est donc possible, se dit-il d'abord, que cette transformation, apparente et sensible, de la jeune fille en jeune femme, que l'amour seul devrait accomplir, soit le résultat d'une possession brutale ?”

Après de nouvelles angoisses, il se dit :

“Si cette femme n'avait jamais ressenti qu'une invincible répugnance pour l'homme qui a abusé d'elle, cette transformation ne se serait pas accomplie ; elle n'aurait pas eu ce soir la molle langueur qui l'envahissait tout entière.”

Il passa la nuit dans des accès de rage folle et riait de lui-même, lorsqu'il comparait ses souffrances d'autrefois à ses souffrances présentes. Il s'était cru jaloux. Quelle dérision ! jamais l'hydre aux dents de flamme ne l'avait de la sorte mordu au cœur. Le matin le trouva pâle, défait, et prononçant ces mots d'une résignation farouche, plus terrible encore que sa douleur :

“Je lui ai promis de l'épouser, je ferai mon devoir.”

Cependant il avait tant souffert, et Lucy était si confiante, que, durant plusieurs jours, elle ne s'aperçut de rien. Parfois seulement, il était songeur et absorbé.

“Vous êtes triste, Armand, lui disait-elle alors. Qu'avez-vous ?”

— Je n'ai rien, ” répondait-il avec contrainte.

Cette demande et cette réponse se renouvelèrent souvent. A la fin, miss Stanby crut comprendre qu'Armand regrettait la promesse qu'il lui avait faite. Elle en devint toute craintive. Hélas ! leur bonheur, si radieux pendant quelques heures, s'assombrissait peu à peu, semblable à un beau ciel d'abord éblouissant de clarté, qui se couvre insensiblement de nuages, que les éclairs sillonnent çà et là et qui va bientôt se remplir de ténèbres et d'orage. Néanmoins, comme la jeune femme ne pouvait deviner les horribles idées d'Armand, elle ne cessait point d'espérer. Elle comptait sur un second hasard, sur une nouvelle émotion puissante et partagée qui les rendrait l'un à l'autre.

L'anniversaire de la naissance d'Armand arriva. Selon la coutume anglaise, ce jour était aussi celui de sa fête. Lucy profita de l'après-midi qu'ils passaient ensemble pour faire porter chez le jeune homme de belles fleurs qu'elle avait choisies elle-même. Puis elle attendit la fin du dîner.

“Mon ami, lui dit-elle, je n'ai pas vu votre appartement depuis que vous l'habitez. Voulez-vous me le montrer ce soir ?”

Il lui avait semblé qu'Armand était moins sombre. Elle en prit quelque courage en jouissant d'avance de la surprise qu'elle lui avait ménagée.

Il parut étonné en effet de voir ces fleurs disposées avec art dans deux grands vases de Chine qu'il ne connaissait point.

“N'est-ce pas aujourd'hui votre fête ?” dit-elle en souriant.

Elle s'approcha timidement et lui tendit son front.

HENRI RIVIÈRE

(A suivre.)

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 316.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filletteau au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

MM. B. font la collection.

Chas. S. Burroughs. W Herbert Burroughs.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour

2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETES, ROMANSES,
DANSES. ACROBATES.
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER sur son LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11
PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243.